

Et, se livrant à cette occupation, l'aubergiste disait :

— Comme ça ! ces satanés peaux-rouges veulent encore faire des leurs dans vos parages ?

— Certes ! Mais on fait bonne garde. S'ils viennent, ils en recevront une réception assez chaude, malgré le frette qu'il fait, j'vous dis qu'ça ! A présent que vous êtes pour avoir un mur d'enceinte bientôt, ces moricauds ne vous inspirent plus grand'crainte, hein ?

— Non ; grâce à M. de Callières. C'est un bon gouverneur, et ben certain que Ville-Marie va prospérer et qu'il y viendra plus d'monde qu'auparavant s'y établir, protégés qu'ils seront contre les sauvages ennemis.

— Y vient toujours beaucoup d'monde à votre auberge ?

— Ben !... j'ai pas trop à m'plaindre... les affaires vont bon train...

— Tant mieux !... j'suis ben content d'savoir ça pour vous... Alors, vous pourrez p't'être me rendre un petit service... Eh ! eh ! eh !...

Et, prit d'une idée subite, le brave homme riait fort.

— Eh ben ! qu'est-ce qui vous chatouille donc, tout d'un coup ? demanda l'aubergiste, ne comprenant pas cet accès soudain d'hilarité.

— Je riais... Eh ! eh ! eh !... de c'que j'vous d'mandais un petit service... Eh ! eh ! eh !... comprenez-vous ?

— Vieux farceur, va !... Et de quoi s'qu'il s'agit ?

— Pas grand'chose, allez ! Comme j'vous l'ai dit tantôt, j'ai perdu dernièrement mon homme engagé. Eh ben ! i'm'en faudrait un autre, et j'voulais qu'vous m'enseigniez sur quéqu'un que vous connaissez.

— Sans doute, répondit l'aubergiste, je crois que j'peux vous aider. Il y a un jeune homme qu'est soldat dans la compagnie du marquis de Crisacy, qui ferait joliment votre affaire. Un solide gaillard, et pas méchant garçon du tout. J'l'ai jamais vu en fête ou en colère.

— Il fera p't'être, mais comme de raison faut que je l'vois ..

— Tout juste. Si la tempête peut cesser ou modérer d'ici à après-midi, il viendra p't'être, si non j'enverrai mon garçon, Jacquet, lui dire que je voudrais lui parler.

— Bon ! merci !... Et comment va l'marché ? ça s'vend ben ?

— Oh ! oui. Comme il n'y aura pas beaucoup d'habitants en ville demain, vous ne serez pas obligé d'exposer vos effets longtemps sur la grande place publique... Vous les vendrez vite... A moins, reprit-il en souriant, que vous ayez des imitateurs. Dans tous les cas, j'pense pas qu'il y en ait beaucoup.

Et les deux compères, qui se connaissaient de longue date, se mirent à fumer une pipe et à converser sur le rappel en France de M. de la Barre, gouverneur-général ; son expédition peu glorieuse contre les Iroquois en l'automne de 1684, et sur le nouveau gouverneur que le roi nommerait.

Après le souper, le mauvais temps ayant diminué, plusieurs clients vinrent à l'auberge du Broc d'Argent faire une partie de trente et quarante, et consommer quelques mesures d'eau-de-vie et de vin. Parmi ces personnes se trouvait le jeune homme mentionné par l'aubergiste : Nicolas Martin dit Jolicœur, soldat de la compagnie de M. de Crisacy, arrivé à Ville-Marie l'automne précédent.

Regis Roy.

A suivre

LES LIONS, LES TIGRES, LES ÉLÉPHANTS ET LES SOURIS

Un naturaliste américain très connu, le docteur Greenwald, a voulu élucider une question des plus intéressantes. Il s'agissait de s'assurer si, comme on le prétend, les animaux féroces, lions et tigres et aussi les éléphants, éprouvent une frayeur instinctive à la vue d'une souris ou d'un rat. Les directeurs de l'importante ménagerie de Barnum et Bayley, en ce moment à Bridgeport, Connecticut (Etats-Unis d'Amérique), lui avaient donné l'autorisation de procéder à cette expérience auprès de leurs pensionnaires.

La revue américaine *Land and Water*, à laquelle nous empruntons les renseignements qui suivent, rend compte tout au long de ces étonnantes constatations.

On avait, au préalable, entouré l'extérieur des cages d'un treillage mécanique, afin d'empêcher les souris et les rats, que l'on devait introduire auprès des animaux, de s'esquiver. Le docteur Greenwald s'adressa d'abord aux lions. Dans une cage renfermant six lions et lionnes de belle venue, il lança une petite souris. A peine ce rongeur avait-il touché le sol, que les animaux féroces, rugissant de frayeur, bondirent en tous sens, cherchant à s'échapper et secouant terriblement leurs barreaux.

Cependant, au bout d'un moment, ils parvinrent à se calmer un peu et alors une lionne, plus hardie que ses compagnons de captivité, s'approcha avec précaution de la souris pour la flairer. Aussi effrayé que les lions, le rongeur, croyant sans doute à une attaque, mordit la bête féroce aux naseaux en lui faisant pousser un rugissement de douleur. Aussitôt, la sarabande infernale recommença de plus belle et ne cessa que lorsqu'on parvint à retirer la souris.

Dans une cage voisine se trouvait un tigre royal capturé depuis quelques mois à peine et d'un caractère indomptable et méchant. Le docteur Greenwald introduit près de lui un rat commun. Ce dernier, sans provocation de la part du tigre, qui, au contraire, à sa vue, s'était réfugié dans un coin, s'élança sur le

félin et le mordit au cou. Le tigre, sous l'empire d'une terreur folle, bondissait, en proie à une extrême fureur, d'un bout à l'autre de sa cage dès que le rat faisait mine de s'approcher de lui. Il mordait les barreaux à pleines dents, cherchant à les arracher et à se frayer un passage pour échapper à une autre attaque de son misérable ennemi. Cela dura tout le temps qu'on laissa le rat en présence du tigre ; la surexcitation de l'animal se continua pendant plus d'une demi-heure encore.

La ménagerie possédait, en outre, plusieurs couples de pumas, de loups et d'hyènes. On introduisit successivement dans leurs cages des souris et des rats. Les pumas, avant que ces intrus aient eu le temps de faire un mouvement, se précipitèrent sur eux et les tuèrent. Les loups et les hyènes firent de même et n'hésitèrent pas à dévorer leurs victimes. Mais aucun de ces animaux ne manifesta de colère ou de frayeur. A diverses reprises, on recommença l'expérience, et chaque fois les mêmes faits se reproduisirent. Ils semblaient tous considérer la présence de ces rongeurs comme une bonne aubaine qui s'offrait à eux, augmentant ainsi le menu de leurs repas.

Restaient les éléphants. Tous, à l'exception d'un seul dressé en liberté depuis longtemps, secouant leurs trompes et leurs larges oreilles, dès que M. Greenwald eut glissé deux souris dans leur enclos, se mirent à s'agiter avec fureur, tirant sur les chaînes qui les entravaient, autant qu'ils le pouvaient, pour s'éloigner des nouveaux venus.

L'éléphant apprivoisé, au contraire, se borna à regarder quelques instants les souris qui allaient et venaient, puis s'avançant tranquillement vers elles, il les écrasa sous ses énormes pieds. Par trois fois, il recommença le même manège, tandis que les autres pachydermes, de plus en plus épouvantés et furieux, menaçaient de tout briser.

Une surexcitation extraordinaire s'était, au cours de ces curieuses expériences, propagée chez tous les pensionnaires de la ménagerie, à tel point que les directeurs durent s'opposer, par crainte d'un accident, à leur continuation.

CH. M.



DE SES GROS DOIGTS, MINSON ENLEVA LES GLAÇONS ET LA NEIGE DANS SA BARBE. — Page 588, col. 3